

Les racines éducationnelles de l'indifférence

The Educational Roots of Indifference

Las raíces educativas de la indiferencia

Emanuelle Dufour

Volume 43, Number 2-3, 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1026110ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1026110ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Recherches amérindiennes au Québec

ISSN

0318-4137 (print)

1923-5151 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this note

Dufour, E. (2013). Les racines éducationnelles de l'indifférence. *Recherches amérindiennes au Québec*, 43(2-3), 99–104. <https://doi.org/10.7202/1026110ar>

Article abstract

This research note provides a brief reflection, supported by the theoretical contributions of different authors, around the representation of First Nations in Quebec's educational curriculum and the consequences thereof on the perpetuation of stereotypes and prejudices within the social fabric. Despite the recommendations of the *Indian Control of Indian Education* about the importance of exposing all students to the history and cultures of the First Peoples (FIC 1972: 10-11), systemic marginalization continues to operate and even, to regenerate through textbooks and curriculum over generations. In an attempt to address this problem, we are witnessing the creation of a wide range of educational, artistic and sociopolitical local initiatives. But is it enough? Could mutual recognition and the mending of relationships take place without significant reformulation of our own historical, institutional and cultural perspectives?



NOTE DE RECHERCHE

Les racines éducationnelles de l'indifférence

**Emanuelle
Dufour**

Département
d'anthropologie,
Université de
Montréal

C'EST QU'AU TERME de quatorze années à l'intérieur du système d'éducation québécois, et seulement après avoir été introduite à l'intérieur de communautés maorie, touareg, peulh, zapatiste, maya quiché et danue que j'ai été, pour la première fois, véritablement exposée à l'histoire des Premières Nations du Canada au-delà des simples réductions ethnolinguistiques et des raccourcis historiques entourant la Nouvelle-France. Il m'en a fallu cinq autres pour réussir une certaine contextualisation des stéréotypes et préjugés souvent véhiculés par les médias et alimentés par l'ignorance de la population allochtone concernant leurs voisins autochtones (Savard 1994; Lepage 2002; Goulet 2006).

Il faut pourtant rappeler que l'éducation est internationalement reconnue comme un droit fondamental permettant, entre autres, de répondre aux trois mandats de la Convention internationale des droits de l'enfant (CIDE) de 1989 : transmission des savoirs, socialisation à des valeurs communes et qualification professionnelle (Potvin et Benny 2013 : 5). Pourtant, le programme pédagogique imposé à l'ensemble des écoles provinciales (incluant près de la moitié des écoles situées à même les communautés amérindiennes) tend à exclure les

perspectives et contributions épistémologiques, culturelles et historiques des Premières Nations (Bourque et Larose 2006; Bastien 2008). Dans cette ligne de pensée, on ne peut que se demander de quelles façons le système d'éducation québécois, qui s'est pourtant doté de mandats similaires à ceux de ladite CIDE, réussit à honorer ses obligations envers ses populations, autant allochtone qu'autochtone. De ce fait, il me semble que l'ethnocentrisme scolaire (De Canck 2008), loin de s'être limité à l'époque révolue des pensionnats indiens, a réussi à se frayer un chemin à travers le cursus pédagogique jusqu'à aujourd'hui, et ce malgré les différentes approches pédagogiques développées au cours des dernières années : interculturelle, multiculturelle, critique, transformative, anti-oppressive, postcoloniale, anti-raciste, etc. En plus de représenter un obstacle important à la persévérance scolaire et au développement identitaire de certains étudiants autochtones (FIC 1972; CRPA 1996b; Bourque et Larose 2006; De Canck 2008; Bastien 2008; Bourque 2004), ces œillères ethnocentriques constituent à mon avis une entrave considérable à la rencontre, au dialogue et à l'enrichissement des cultures en présence, pourtant appelées à cohabiter sur le territoire depuis déjà plusieurs siècles.

La présente note de recherche constitue donc une brève réflexion alimentée par les apports théoriques d'auteurs issus de diverses disciplines et articulée autour de la place des cultures autochtones dans le cursus pédagogique québécois et des conséquences de cette longue et lourde absence sur le développement de la société québécoise.

LA NON-RENCONTRE AUTOCHTONES-ALLOCHTONES AU QUÉBEC : À QUI LA FAUTE ?

La méconnaissance générale des cultures et de l'histoire des peuples autochtones au Québec est un secret de Polichinelle. Il suffit d'écouter une ligne ouverte à la radio ou de lire les commentaires populaires issus de blogues journalistiques pour se rendre compte de l'ampleur du hiatus entre la conception populaire et la réalité¹.

Dans un premier sondage réalisé par le groupe Léger et Léger pour le compte du *Journal de Montréal* en décembre 1992, 66,5 % des répondants affirmaient que les autochtones du Québec avaient des droits supérieurs aux autres citoyens. En mars 1994, la firme SOM, qui sondait l'opinion des francophones et des anglophones du Québec pour le compte de *La Presse* et de *Radio-Québec*, révélait que 52 % des francophones interrogés se disaient d'avis que la qualité de vie dans les réserves est « bien meilleure » ou « un peu meilleure » que celle des Québécois vivant dans le reste du Québec. Plus étonnant encore, seulement 9 % des francophones répondants étaient d'avis que les conditions de vie étaient beaucoup moins bonnes dans les réserves. (Lepage 2002 : 67)

Ce phénomène de méconnaissance n'a par ailleurs rien de nouveau au Québec. Il a notamment (et étonnamment) déjà été décrit dans bon nombre d'articles publiés par certains missionnaires oblats² de la revue *Vie indienne*³ depuis au moins la moitié du siècle dernier. À l'occasion de sa quatrième édition, la rédaction définit notamment les objectifs spécifiques de ladite publication à des fins promotionnelles :

Ces deux revues [*Indian Record* et *Vie indienne*] en plus d'exposer les problèmes et les activités des divers groupements d'Indiens du Canada, surveillent et défendent les droits et intérêts de ces aborigènes. « Vie indienne » fournit des renseignements précieux à tous ceux que le sort des Indiens-Canadiens intéresse et c'est notre confiance qu'elle développera chez les lecteurs une attitude compréhensive et sympathique à l'égard des premiers habitants de notre pays. (Anonyme 1958 : 6)

De nombreux auteurs, dont Savard (1976, 1991, 1994), Trudel (1995), Lepage (2002), Simard (2003), Bouchard et Vézina (2003), Charest (2003), Salée (2005), Goulet (2006), Loranger-Saindon (2007), Delâge (2007) et Vincent (2010), se sont d'ailleurs intéressés audit phénomène dans une perspective interculturelle. Savard (1994), Charest (2003), Goulet (2006) et Loranger-Saindon (2007) dénoncent, entre autres, la responsabilité partielle de la désinformation des médias dans ce triste constat :

Si on veut pouvoir résoudre le problème mohawk en particulier et autochtone en général, il faudrait espérer que certains éditorialistes, chroniqueurs, caricaturistes ou autres commentateurs fassent d'abord preuve d'un peu de retenue [...] Et serait-ce

trop leur demander de commencer à faire eux-mêmes leurs devoirs en matière d'histoire canadienne? (Savard 1994, dans Vincent 2010 : 21)

Si, aujourd'hui, certains de ces préjugés réussissent encore aujourd'hui à s'incruster dans l'imaginaire allochtone sur le plan intergénérationnel, force est de penser que le cursus éducationnel québécois a vraisemblablement laissé vacant le fossé culturel creusé par l'incompréhension, la désinformation et la stigmatisation de l'Autre. À l'intérieur de *Mythes et réalités sur les peuples autochtones*, Lepage (2002) souligne, entre autres, la triste contribution du manuel d'histoire des pères Farley et Lamarche pour ses enseignements empreints de préjugés, de mépris et de profonde ignorance à l'égard des peuples autochtones. Celui-ci constitue, dès 1944 et jusqu'au début des années 1960, le texte de référence par excellence du programme d'enseignement secondaire au Québec. À cet égard, en 1957, le R.P. André Renaud, o.m.i., directeur des études à la Commission oblate des Affaires indiennes et esquimaudes, publie un article dans la revue de l'Université d'Ottawa appelant entre autres à la révision des manuels d'histoire en ce qui concerne la présentation des « Indiens », afin d'en arriver à un « changement radical d'idées et de sentiments à l'égard des Canadiens de descendance indienne » (1957 : 2). Poursuivant la réflexion à l'occasion d'une « causerie » livrée sur le réseau anglais de Radio-Canada quelques années plus tard, Renaud conclut :

Quand une telle compréhension mutuelle aura été atteinte, quand les bases d'un tel dialogue auront été posées, c'est alors seulement que nous, Indiens et Blancs, pourrions surmonter les obstacles nombreux et complexes – économiques, légaux ou autres – qui actuellement nous empêchent de travailler avec succès à une intégration enrichissante et satisfaisante pour les deux côtés. (1960 : 2)

Ce discours, tout comme sa sensibilité interculturelle, est encore plus étonnant si l'on considère les méthodes acculturatrices de la congrégation oblate à même le régime des pensionnats autochtones (dont elle assurait la gestion) ainsi que les effets ravageurs qui en ont résulté, tant sur le plan individuel que culturel et intergénérationnel (CRPA 1996a; Milloy 1999; Bousquet 2006; FAG 2006; Ottawa 2010; Bourdaille-Manin et Loïselle 2011).

PRÉSENCE DES PEUPLES AUTOCHTONES DANS LE CURSUS SCOLAIRE QUÉBÉCOIS

Dans leur ouvrage *Image de l'Amérindien dans les manuels scolaires du Québec*, Sylvie Vincent et Bernard Arcand ont analysé 177 manuels scolaires, dont 23 manuels d'histoire approuvés par le ministère de l'Éducation et utilisés dans les années 1970. Après leur enquête, ils arrivent à la conclusion que l'aberration ne serait pas le produit d'un manque quantitatif, mais d'une représentation coloniale, réductrice, stéréotypée, utilitaire et remplie de préjugés à teneur évolutionniste (1979 : 381). Ainsi, l'histoire, telle

qu'enseignée à l'époque, semble commencer avec l'arrivée de Cartier, ignorant totalement la présence autochtone en Amérique précolombienne (*ibid.* : 260), et on a tôt fait de simuler sa disparition à la suite des guerres coloniales (*ibid.* : 263). Du même coup, l'assimilation ou la simple « disparition » des autochtones y est présentée comme une étape inévitable et même la seule solution envisageable au bon développement « du monde blanc » (*ibid.* : 259-260).

En outre, les « Indiens » ne sont considérés à l'époque que comme de « ternes figurants de l'histoire » (*ibid.* : 70), jouant exclusivement un rôle utilitaire ou antagoniste à l'établissement d'êtres civilisés sur le territoire du Nouveau Monde au cours d'une période révolue. En réponse à cet enseignement ethnocentrique, une étudiante innue de Natashquan, écrit en 1969 :

[...] Je me demande combien il y a d'hommes blancs qui deviennent quel grand sacrifice c'est pour nous, que d'être obligés d'étudier ce qui est appelé une Histoire du Canada ? Je comprends maintenant comment il se fait, que les jeunes Canadiens nous posent des questions baroques et stupides : ils nous pensent des êtres étranges, comme ils ont appris dans ce livre ! Je termine en souhaitant que, bientôt, on puisse étudier une vraie histoire du Canada, qui présente les Indiens authentiquement, avec quelques vraies qualités. (Mestokosho : 8)

Près de vingt ans plus tard, Jocelyn Létourneau (1996) et Christian Laville (1991) ont dressé un nouvel état de la situation pour arriver à des conclusions sensiblement comparables, bien que ce dernier présente une position plus catégorique en regard du soi-disant progrès espéré en matière de représentation et de représentativité :

Même dans leur dernière mouture les manuels restent fortement marqués par cet ethnocentrisme qu'avaient observé Sylvie Vincent et Bernard Arcand. Les Blancs qui font les manuels font l'histoire et ramènent tout à eux. Même s'ils prétendent à l'occasion faire l'histoire de tous. (Laville 1991, cité dans Trudel 2000 : 531)

Ayant pour ma part suivi le cours de quatrième secondaire « Histoire du Québec et du Canada » dans une institution québécoise qui présentait pourtant alors (en 1996) un cursus dit enrichi, mon souvenir personnel tend à confirmer ce constat. Évidemment, au cours des années 1990, il n'était déjà plus question « d'Indiens hostiles » (Vincent et Arcand 1979 : 29) ni de « primitifs » (*ibid.* : 366), mais la présence autochtone à même les cahiers d'exercices se limitait toujours au chapitre traitant de la Nouvelle-France pour ne réapparaître qu'à l'occasion d'un encadré portant sur la crise d'Oka :

Au fur et à mesure que la colonie se développe, l'Amérindien disparaît toutefois du décor pour ne réapparaître que dans les années 1980, au moment des grandes confrontations entre autochtones et blancs pour ce qui est des droits territoriaux. En fait, bien que l'on reconnaisse volontiers que l'Amérindien appartient à l'histoire du territoire américain, il reste en marge de celle de la civilisation qui s'y installe et qui, dans son expansion, l'engloutit. (Létourneau 1996, cité dans Trudel 2000 : 532)

Ce portrait réducteur et stérile n'était vraiment pas enclin à susciter un quelconque intérêt pour les élèves que nous étions. L'enseignement reposait principalement sur d'interminables tableaux de synthèses et comparatifs, articulés autour des composantes économiques (troc et fourrures) et de la nomenclature distinguant grossièrement les nations algonquiennes chasseuses, nomades, patri-linéaires (Vincent 1986 : 79) et alliées des Français, des iroquoïennes agricultrices, sédentaires, matrilineaires (*ibid.*)... et alliées des Anglais.

Si l'expérience personnelle ne peut être abordée en tant que démonstration objective et convaincante, le rapport du Groupe de travail sur l'enseignement de l'histoire, présidé par l'historien Jacques Lacoursière et déposé en 1996, semble par ailleurs valider mes souvenirs en la matière : « Actuellement, dans [le programme] de 4^e secondaire, on ne donne qu'un aperçu des sociétés autochtones à l'arrivée des Européens, puis on signale le rôle qu'elles ont joué dans le commerce des fourrures ; il n'est ensuite plus question des autochtones dans ce programme » (MÉQ 1996 : 48). Conséquemment, Lacoursière rapporte que l'histoire est perçue par certaines communautés autochtones du Québec comme une « histoire étrangère » (*ibid.*). Ce constat semble rejoindre les souvenirs d'une étudiante ojibwa, rencontrée lors d'une entrevue de groupe avec l'Indigenous Student Alliance l'Université McGill, organisée dans le cadre de mes recherches⁴ sur les services aux étudiants autochtones à même les institutions postsecondaires. Brandi-Ann avait alors raconté que, sur les bancs d'école, elle écoutait les récits de Magellan et des Indiens à peaux de renard d'une oreille intéressée, mais sans l'ombre d'une identification personnelle, ni même se rendre compte qu'elle faisait, elle aussi, partie de l'histoire en question (Brandi-Ann Bird, First Peoples' House, janvier 2014). Cet exemple de marginalisation systémique rejoint en tous points le concept de discrimination tel que défini par Sayad : ce qui finit par se « naturaliser » et par devenir accoutumance par un regard indifférent sur ces « choses qui vont de soi » (2006 : 39), l'Indien étant ainsi stigmatisé et réduit à une représentation passiviste et stéréotypée. Cela tend également à entrer en résonance avec les écrits de Lee Maracle : « L'une des conséquences de la colonisation est l'internalisation du besoin de rester invisible pour les colonisés. Les colonisateurs vous effacent, non pas simplement, mais avec honte et brutalité. À la fin, on en vient à vouloir conserver cette invisibilité. » (1996, dans Paré 2013, notre trad.). De ce fait, il n'est pas étonnant que bon nombre d'étudiants, comme je l'ai été, aient pu terminer leur parcours secondaire sans même déceler le caractère ethnocentrique de leurs apprentissages. Ce sont également ces mêmes générations qui, par la suite, sont devenus citoyens de ce pays, dans la parfaite ignorance des réalités contemporaines des premiers occupants (Bastien 2008 : 8-9). C'est d'ailleurs pour pallier cette non-rencontre que la Fraternité des Indiens du Canada écrivait,

il y a déjà plus de quarante ans : « ... il est essentiel que tous les enfants canadiens, de quelque origine qu'ils soient, aient l'occasion au cours de leur vie scolaire d'étudier l'histoire, les coutumes et la culture des premiers habitants et des premiers citoyens de ce pays » (FIC 1972 : 10-11).

Qu'en est-il aujourd'hui? La réforme du système scolaire québécois qui s'est déployée entre 2001 et 2006 a-t-elle donné suite aux nombreuses recommandations concernant la révision de la place des peuples autochtones à l'intérieur des cours d'histoire du Québec? Les générations d'étudiants desquelles sont issus les professeurs et pédagogues d'aujourd'hui sont-elles suffisamment outillées pour apporter un éclairage nouveau et susciter chez leurs élèves un certain intérêt pour les Premiers Peuples? À en croire le directeur général de l'Institut culturel et éducatif montagnais, Denis Vollant, la visibilité des Premières Nations serait restée très faible dans l'histoire du Canada comme du Québec, ayant toujours été limitée à une vision folklorique⁵ (cité dans Lepage 2002 : III).

À mon avis, ce problème de perspectives culturelles est intimement lié à la sélection arbitraire des événements historiques sur laquelle repose notre identité collective :

Si nous retenions [l']alliance de 1603 comme l'événement fondateur plutôt que la fondation de Québec en 1608, ne nous représenterions-nous pas « nos origines » sur le mode d'une rencontre fondatrice intégratrice de tous les partenaires, Amérindiens inclus, dans un « nous » collectif? (Delâge 2007 : 120)

La question du choc des nationalismes ayant fait l'objet de beaucoup d'analyses (entre autres, Savard 1979; Trudel 1995; Vincent 1986; Bouchard 1999; Salée 1995; Charest 2003), je me contenterai ici de rappeler que celle-ci n'est certainement pas étrangère au « manque de sensibilité » ou au « problème de perspective » (Bouchard 1999, dans Trudel 2000 : 533) des Québécois à l'égard des Premières Nations : « [...] l'autochtone continue à être perçu comme notre plus sérieux concurrent. Plus encore que l'Anglais. Sa reconnaissance pour ce qu'il est et l'identité dont nous croyons nécessaire de nous revêtir demeurent mutuellement exclusives. » (Savard 1991, dans Vincent 2010 : 16) En d'autres termes, l'invisibilité relative des Premières Nations permet de légitimer, d'une part notre propre identité nationale en tant que peuple fondateur ayant fièrement résisté aux assauts colonisateurs de la Couronne anglaise, et d'autre part les projets de développement et l'exploitation des ressources de « notre » territoire (Trudel 1995) :

On peut bien quelque temps et sur le mode utopique jouer avec l'idée d'un Amérindien qui aurait quelque chose à apprendre aux Euroquébécois mais sur le mode topique, les morts comme les absents ont toujours tort. Dans un système où le rapport entre Soi et l'Autre est hiérarchique, une seule solution reste possible à long terme : l'infériorisation de l'Autre. C'est ainsi que l'Amérindien, dans plusieurs romans pour les jeunes, est celui qui n'a pas réussi à évoluer. Sympathique parfois, mais dépassé. Les manuels

mettent tout en œuvre pour faire comprendre que les Amérindiens ont été vaincus. (Vincent 1986 : 78)

Cette interprétation historique frauduleuse mène donc à la perpétuation et au renouvellement de préjugés à caractère évolutionniste, dépeignant les peuples autochtones comme des nations faibles, soumises, dépassées et démunies, à même les tribunes ou blogues populaires évoqués en début de texte :

Si vous étiez si peu ignares, comment se fait-il que vous ayez si peu résisté à l'arrivée des Occidentaux? On ne peut en dire autant des Japonais, Chinois, Indiens, Arabes et Noirs d'Afrique qui ont, à l'évidence, beaucoup mieux résisté. Je ne dis pas que les Amérindiens sont ignares (ils ont inventé le canot d'écorce de bouleau!), mais je constate (ce n'est pas un reproche) qu'ils ont certainement paru, disons, un peu démunis par rapport aux Occidentaux? (Honorable [nom d'utilisateur], blogue de Lise Ravary, 27 avril 2013)

CONCLUSION

Ainsi, la reconnaissance mutuelle constituerait vraisemblablement une amorce de solution (CRPA 1996c; Pelletier *et al.* 1991; Bouchard et Vézina 2003) à l'assainissement des relations allochtones-autochtones. Pour ce faire, il me semble essentiel que les principaux intéressés se voient restituer la voix qui leur revient incontestablement dans l'actualisation, la réécriture et le repositionnement de leur représentation médiatique, scolaire et institutionnelle :

Afin de comprendre le monde dans lequel nous vivons aujourd'hui, il est essentiel de connaître notre histoire. Malheureusement, l'histoire qui nous est enseignée à même le système éducatif et l'industrie des médias de masse est fautive, en particulier sa représentation de la colonisation européenne comme inévitable (ou même justifiée), dans laquelle les peuples autochtones sont représentés comme des victimes impuissantes (ou même des participants volontaires). L'histoire de la résistance de nos ancêtres est, dans le meilleur des cas, réduite ou alors complètement effacée. (Hill 2010 : 6, notre trad.)

Entre-temps, et pour tenter de combler ce vide éducatif, on assiste fort heureusement à la création d'initiatives locales et complémentaires telles que le projet « Sous le Shaputuan » de la Commission des droits de la personne et des droits de la jeunesse (CDPDJ) et de l'Institut culturel et éducatif montagnais (ICEM) ainsi que les ateliers de sensibilisation de Nicole O'Bomsawin ou de Wapikoni mobile qui sont, entre autres, offerts aux écoles provinciales dans le but de démystifier les réalités et cultures autochtones auprès des populations scolaires allochtones.

Parallèlement à cela, de très nombreux projets artistiques, médiatiques et sociopolitiques, agissant comme vecteurs d'éducation populaire et occasions de rencontre du grand public avec les réalités autochtones, ont également vu le jour depuis quelques années au Québec. Parmi ceux-ci, citons le Festival Présence autochtone de l'organisme Terre en vue (depuis 1990), les courts métrages de

Wapikoni mobile (depuis 2004), l'anthologie *Littérature amérindienne du Québec. Écrits de la langue française* (2004) dirigée par Maurizio Gatti, le documentaire *Le peuple invisible* (2007) de Desjardins et Monderie, le recueil de correspondances rassemblées et présentées par Laure Morali, *Aimititau! Parlons-nous!* (2008), le projet Innu Meshkenu du Dr Stanley Vollant (depuis 2010), la série « 8^e feu » diffusée sur les ondes de Radio-Canada (2011), les rassemblements et la mobilisation du mouvement Idle No More (depuis 2012), les activités publiques de la Commission Vérité et Réconciliation (2013), l'exposition « Beat Nation » au Musée d'art contemporain (2013) et le documentaire *Québécoisie* (2013) de Carrier et Higgins. Mais est-ce suffisant? L'assainissement des relations et la rencontre des peuples en présence peuvent-ils véritablement se passer d'une véritable remise en question de nos propres perspectives historiques, culturelles et institutionnelles?

À cet égard, Lise Bastien, directrice générale du Conseil en éducation des Premières Nations (CEPN), insiste sur la nécessité d'adapter le système d'éducation québécois, non seulement à l'intention des élèves autochtones, mais également pour leurs homologues allochtones :

Malheureusement, l'attitude du gouvernement canadien reflète celle de la population canadienne dans son ensemble. Les Premières nations se heurtent continuellement aux préjugés et à une certaine indifférence collective de l'opinion publique canadienne quant aux conditions socioéconomiques déplorables pour plusieurs d'entre elles. Alors que les jeunes Canadiens parcourent le monde dans tous les sens dans le cadre de la mondialisation, ils seraient bien en peine de nommer deux communautés des Premières nations vivant près de chez eux, encore moins de les situer sur une carte ou désireux de les visiter. Les médias ne parlent des Premières nations que comme des communautés à problèmes. La contribution des Premières nations à l'histoire de ce pays est complètement occultée, comme si l'histoire du Canada se limitait uniquement à cinq siècles de colonisation [...] Cette indifférence a des conséquences dramatiques sur l'éducation des Premières nations. (Bastien 2008 : 8-9)

Ce constat résume d'ailleurs à lui seul les axes fondateurs de la revue de littérature de laquelle est issue la présente note de recherche.

Notes

1. Voir par exemple les interventions de Jean Martin sur le blogue de Lise Ravary : <<http://blogues.journaldemontreal.com/lise-ravary/actualites/le-sort-des-autochtones-ninteresse-personne/#.UN3oS7S1Njp.twitter>> consulté le 19 juin 2013.
2. La congrégation catholique des Oblats de Marie-Immaculée a par ailleurs eu une influence marquée sur le développement des politiques gouvernementales à l'intention des peuples autochtones depuis son implantation au Canada dans les années 1840 à des fins d'évangélisation.
3. Créé en 1956 à la demande des Missionnaires Oblats de la Province de l'Est du Canada, ce périodique de huit pages, qui publie alors quatre numéros par année, veut devenir le pendant francophone de l'*Indian Record* en se revendiquant « l'organe des Indiens d'expression française » (Anonyme 1957: 1).
4. Entrevue de groupe menée en collaboration avec Léa Lefevre-Radelli, doctorante (département de sciences des religions, UQAM et département de sciences de l'éducation, Université de Nantes), avec quelques étudiants de l'Indigenous Student Alliance (ISA) de l'Université McGill, dans le cadre de nos terrains de recherche respectifs.
5. Le 16 mai 2013, le député de Québec Solidaire Amir Khadir a déposé à l'Assemblée nationale une pétition présentée par Femmes autochtones du Québec et signée par plus de 4411 Québécois, demandant au gouvernement du Québec d'intégrer dans les cours d'histoire du secondaire l'histoire des pensionnats indiens et des peuples autochtones. Cette initiative s'inscrit consciemment sur la scène politique alors que la réforme du programme d'histoire est à nouveau envisagée et que le gouvernement entend présenter un plan d'action contre le racisme et les discriminations : « Enseigner l'histoire des pensionnats et des peuples autochtones au secondaire signifie que tout le monde y aura accès, et ce ne sera pas optionnel dans un programme de sciences sociales au cégep. La lutte contre le racisme ne doit pas être une option. » (Michel, dans FAQ 2013)

Médiagraphie

- ANONYME, 1957 : « Vie indienne ». *Vie indienne* 1(1) : 1.
- ANONYME, 1958 : « Vie indienne ». *Vie indienne* 1(4) : 6.
- BASTIEN, Lise, 2008 : « L'éducation, un enjeu majeur pour l'avenir des Premières nations ». *Défis de l'éducation chez les Premières nations et les Inuit. Les cahiers du CIÉRA* (1) : 5-12.
- BOUCHARD, Gérard, 1999 : *La nation québécoise au futur et au passé*. VLB éditeur, coll. « Balises », Montréal.
- BOUCHARD, Pier, et Sylvain VÉZINA, 2003 : « L'engagement des citoyens : une alternative pour le renouvellement des relations entre les Autochtones et les non-Autochtones ». *Administration publique du Canada* 46(1) : 76-102.
- BOURDALEIX-MANIN, Anne-Laure, et Marguerite LOISELLE, 2011 : « Le transfert de la souffrance liée à l'institution scolaire : le cas d'une communauté algonquienne au Québec ». *Cercle interdisciplinaire de recherches phénoménologiques* 2 : 269-286.
- BOURQUE, Jimmy, 2004 : *Éducation et culture : l'impact des stratégies d'acculturation psychologique sur la résilience scolaire de jeunes Innus*. Thèse de doctorat, Université de Sherbrooke, Sherbrooke.
- BOURQUE, Jimmy, et Françoise LAROSE, 2006 : « Impacts de l'acculturation sur la scolarisation de jeunes Innus ». *Brock Education. A Journal of Educational Research and Practice* 15(2) : 14-28.
- BOUSQUET, Marie-Pierre, 2006 : « A Generation in Politics: The Alumni of the Saint-Marc-de-Figuery Residential School », in H.C. Wolfart (dir.) *Papers of the Thirty-Seventh Algonquian Conference* : 1-17. University of Manitoba, Winnipeg.
- CARRIER, Mélanie, et Olivier HIGGINS, 2013 : *Québécoisie*. Couleur. 78 min. M6 Fims, Montréal.
- CHAREST, Paul, 2003 : « Qui a peur des Innus? Réflexions sur les débats au sujet du projet d'entente de principe entre les Innus de Mashteuiatsh, Essipit, Betsiamites et Nutashkuan et les gouvernements du Québec et du Canada ». *Anthropologie et Sociétés* 27(2) : 185-206.
- CRPA (Commission royale sur les peuples autochtones), 1996a : *Rapport de la Commission royale sur les peuples autochtones*, vol. 1, *Un passé, un avenir*. Disponible sur Internet <http://www.collectionscanada.gc.ca/webarchives/20071213002732/http://www.ainc-inac.gc.ca/ch/rcap/sg/sg28_f.html#100> (consulté le 19 juin 2013).

- , 1996b : *Rapport de la Commission royale sur les peuples autochtones*, vol. 3, Vers un ressourcement. Disponible sur Internet <http://www.collectionscanada.gc.ca/webarchives/20071213002139/http://www.aicn-inac.gc.ca/ch/rcap/sg/si42_f.html> (consulté le 19 juin 2013).
- , 1996c : *Rapport de la Commission royale sur les peuples autochtones. À l'aube d'un rapprochement : Points saillants de la Commission royale sur les peuples autochtones*. Disponible sur Internet <<http://www.aadnc-aandc.gc.ca/fra/1100100014597/1100100014637>> (consulté le 19 juin 2013).
- DE CANCK, Alexis, 2008 : « Critique de l'ethnocentrisme scolaire : vers une école faite par et pour les autochtones ». *Défis de l'éducation chez les Premières nations et les Inuit, Les cahiers du CIÉRA* (1) : 39-49.
- DELÂGE, Denys, 2007 : « Kebhek, Uepishtikueiau ou Québec : histoire des origines ». *Les Cahiers des Dix* 61 : 107-129.
- DESJARDINS, Richard, et Robert MONDERIE, 2008 : *Le peuple invisible*. DVD. Couleur. 93 min. Office national du film, Montréal.
- FAG (Fondation autochtone de guérison), 2006 : *Un cheminement de guérison : Points sommaires du rapport final*. Disponible sur Internet <<http://www.ahf.ca/downloads/final-report-summary-3.pdf>> (consulté le 26 juin 2013).
- FAQ (Femmes autochtones du Québec), 2013 : *L'histoire des pensionnats et des peuples autochtones doit faire partie du programme d'histoire au secondaire!* Communiqué de presse, 16 mai. Disponible sur Internet <http://www.faq-qnw.org/fr/press_media/press_release/l'histoire-des-pensionnats> (consulté le 19 juin 2013).
- FIC (Fraternité des Indiens du Canada), 1972 : *La maîtrise indienne de l'éducation indienne*. Déclaration de principe présentée au ministre des Affaires indiennes et du Nord canadien. Fraternité des Indiens du Canada, Ottawa.
- GATTI, Maurizio (dir.), 2004 : *Littérature amérindienne du Québec. Écrits de la langue française*. Hurtubise HMH, Montréal.
- GOULET, Jean-Guy A., 2006 : « Maîtres chez-nous : Les fondements des projets de justice et de citoyenneté des autochtones et des allochtones au Québec ». *Anthropologie et Sociétés* 30(1) : 187-201.
- HILL, Gord, 2010 : *The 500 Years of Resistance Comic Book*. Arsenal Pulp Press, Vancouver.
- HONORABLE (nom d'utilisateur), 2012 : Commentaire électronique suite à l'article de Lise Ravary, 2012 : « Le sort des autochtones n'intéresse personne » sur le site du *Journal de Montréal*, publié le 27 avril <<http://blogues.journaldemontreal.com/liseravary/actualites/le-sort-des-autochtones-ninteresse-personne/#.UN3oS7S1NjP.twitter>> (consulté le 30 avril 2013).
- LAVILLE, Christian, 1991 : « Les Amérindiens d'hier dans les manuels d'histoire d'aujourd'hui ». *Traces* 29(2) : 26-33.
- LEPAGE, Pierre, 2002 : *Mythes et réalités sur les peuples autochtones*. Commission des droits de la personne et des droits de la jeunesse, Québec.
- LÉTOURNEAU, Jocelyn, 1996 : « Nous autres les Québécois : la voix des manuels d'histoire ». *International Textbook Research* 18(3) : 269-287.
- LORANGER-SAINDON, Ariane, 2007 : *Médias, Innus et Allochtones : l'image des Premières Nations dans les journaux de la Côte-Nord et ses effets sur les rapports interethniques*. Mémoire de maîtrise, département d'anthropologie, Université Laval, Québec.
- MÉQ (Ministère de l'Éducation du Québec), 1996 : *Se souvenir et devenir*. Rapport du Groupe de travail sur l'enseignement de l'histoire (rapport Lacoursière), Québec.
- MESTOKOSHO, Judith, 1969 : « Nous sommes indiennes dans notre esprit ». *Vie indienne* 3(19) : 8.
- MILLOY, John S., 1999 : *A National Crime: The Canadian Government and the Residential School System, 1879 to 1986*. University of Manitoba Press, Winnipeg.
- MORALI, Laure (dir.), 2008 : *Aimititau! Parlons-nous!* Mémoire d'encrier, Montréal.
- OTTAWA, Gilles, 2010 : *Les pensionnats indiens au Québec : un double regard*. Cornac, Québec.
- PARÉ, François, 2013 : « Théories du théâtre autochtone au Canada depuis 1990. Refus de la posthistoire et réparation du corps social ». *Temps zéro* 7. Disponible sur Internet <<http://tempszero.contemporain.info/document1122>> (consulté le 30 janvier 2014).
- PELLETIER, Clotilde, Jean-René PROULX et Sylvie VINCENT, 1991 : *Relations entre les habitants autochtones et allochtones du Québec : points de vue des uns et des autres*. Secrétariat aux affaires autochtones, Québec.
- POTVIN, Maryse, et Josie-Anne BENNY, 2013 : *L'éducation aux droits de l'enfant au sein du Canada : portrait du système scolaire québécois*. Université du Québec à Montréal pour Unicef-Canada, Montréal.
- RENAUD, André, o.m.i., 1957 : « Les Canadiens de descendance indienne ». *Vie indienne* 1(2) : 2.
- , 1960 : « Les premiers Canadiens ». *Vie indienne* 2(5) : 2.
- SALÉE, Daniel, 1995 : « Espace public, identité et nation au Québec : mythes et méprises du discours souverainiste ». *Cahiers de recherche sociologique* 25 : 125-153.
- , 2005 : « Peuples autochtones, racisme et pouvoir d'État en contexte canadien et québécois. Éléments pour une ré-analyse ». *Nouvelles pratiques sociales* 17(2) : 54-74.
- SAVARD, Rémi, 1976 : « Les Indiens et la gauche québécoise ». *Recherches amérindiennes au Québec* VI(3-4) : 110-111.
- , 1979 : *Destins d'Amérique. Les autochtones et nous*. L'Hexagone, Montréal.
- , 1991 : « L'étranger venu d'ici ». *Recherches amérindiennes au Québec* XXI(1-2) : 146-148.
- , 1994 : « Médias et autochtones. Inconscience ou ignorance crasse ». *Le Devoir*, 13 avril : A9.
- SAYAD, Abdelmalek, 2006 : *L'immigration ou les paradoxes de l'altérité, 2. Les enfants illégitimes*. Raisons d'agir, Paris.
- SIMARD, Jean-Jacques, 2003 : *La Réduction : l'Autochtone inventé et les Amérindiens d'aujourd'hui*. Septentrion, Sillery.
- TRUDEL, Pierre, 1995 : « De la négation de l'Autre dans les discours nationalistes des Québécois et des Autochtones ». *Recherches amérindiennes au Québec* XXV(4) : 53-66.
- , 2000 : « Histoire, neutralité et Autochtones : une longue histoire ». *Revue d'histoire de l'Amérique française* 53(4) : 528-540.
- VINCENT, Sylvie, 1986 : « De la nécessité des clôtures. Réflexion libre sur la marginalisation des Amérindiens ». *Anthropologie et Sociétés* 10(2) : 75-83.
- , 1991 : « La présence des gens du large dans la version montagnaise de l'histoire ». *Anthropologie et Sociétés* 15(1) : 125-143.
- , 2010 : « Identité québécoise : l'angle mort ». *Recherches amérindiennes au Québec* 40(1-2) : 13-24.
- VINCENT, Sylvie, et Bernard ARCAND, 1979 : *L'image de l'Amérindien dans les manuels scolaires du Québec ou Comment les Québécois ne sont pas des sauvages*. Hurtubise HMH, Montréal.